

VALERY LARBAUD
MARCEL RAY

Correspondance

1899-1937

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR FRANÇOISE LIOURE

III
1921-1937

nrf

GALLIMARD

CORRESPONDANCE

1921

242. — MARCEL RAY À VALÉRY LARBAUD

Mardi matin
[début 1921, janvier?]

Mon cher Valéry,

J'ai bien regretté de ne pas être à mon hôtel quand vous y êtes venu. J'ai eu des échos de votre conférence¹ par *Le Journal de Genève*, qui vous avait consacré la veille un très bon article de première page : l'avez-vous vu? Je serais très heureux d'aller jeudi déjeuner avec vous. Mais je vous fais juge. Tant que durera cette infernale conférence, je ne puis, le matin, quitter le Quai d'Orsay avant 1 heure — 1 heure 1/4, ni le soir avant 8 heures. Cela me mettrait sans doute bien tard chez Pascal? Dites-moi donc par pneumatique si vous ne préférez pas ajourner ce voyage en Chine? Et alors venez au contraire déjeuner n'importe quel jour en avertissant la veille — mais pas avant 1 heure 1/4 au plus tôt!

J'ai un peu de rhume, de surmenage, et de tristesse hivernale. A bientôt.

MARCEL RAY

243. — M. R. À V. L.

Hyde Park Hotel
Knightsbridge
London S. W.
Room 806 A

*Mardi [1^{er} mars 1921]
[Cachet de la poste]
[Carte postale
adressée à Larbaud,
71, rue du Cardinal-Lemoine
Paris]*

Mon cher Valery,

Figurez-vous que j'ai perdu le papier sur lequel j'avais inscrit les adresses que vous m'aviez données¹ (O'Connor, la miss de l'Institut français, une librairie cioubiste, et je ne sais qui encore); renvoyez-la-moi. J'ai vu, de mes yeux vu Miss Viola Tree qui est bien la fille de Sir Beerbohm² et qui dirige l'Aldsgate Theatre; elle est d'ailleurs mariée, à la ville, et je dois aller chez elle un de ces jours. J'ai dîné hier soir à Oakley street, Chelsea, et pensé à vous en revenant à pied vers minuit le long de King's Road, où il y a un si beau Town Hall et un Chelsea Doll's Hospital³.

Ma femme est à Nice, Hôtel Rivoli. Yours

MARCEL RAY

244. — V. L. À M. R.

[Paris]
71, rue du Cardinal-Lemoine
Mi-carême [3 mars 1921]

Mon cher Marcel,

Je reçois votre carte — c'est-à-dire que je l'ai trouvée cette nuit en rentrant chez moi après avoir fait une orgie en compagnie de James Joyce¹. Je vous avais raconté, dans l'épisode des Bœufs du Soleil de son *Ulysses*, cette scène horrible de l'homme (Stephen Dedalus = Télémaque = Embusqué) qui a perdu son mouchoir. Eh bien, voilà Joyce qui me dit que, lorsqu'il avait 20 ans, les vers de la *Bonne Chanson* lui apparaissaient ainsi :

« Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine, de l'envie,
Rien ne reste, la morve nue. »

Mais je vous parlerai de Joyce à votre retour. Il est étonnant. Il se rappelle vous avoir vu à Zurich. Il est en train de terminer *Ulysses*, n'a plus que le dernier épisode (« Pénélope ») à écrire. Il a une méthode de travail extraordinaire.

Je ne me rappelle plus les gens dont je vous avais donné les adresses, je veux dire : de quelles gens je vous etc. Mais sûrement de ces trois-là :

M. H. F. Jones² 120 Maida Vale. (Il est malade en ce moment. Si vous avez le temps, prendre de ses nouvelles.)

Miss Winifred Stephens³, à l'Institut français, 1-7 Cromwell Gardens. (Ce n'est pas très loin, je pense, de Knightsbridge où vous êtes.)

Enfin Daniel O'Connor, dont la maison d'édition est : 90 Great Russel street, c'est-à-dire pas loin du British Museum.

Je voudrais bien être à Londres, même avec ce temps-là. Mais j'ai énormément à faire ici. J'ai refusé beaucoup de propositions d'éditeurs et de directeurs de revues, mais j'ai tout de même : un article pour le n° du 1^{er} mai de *La Revue de France*⁴; la préparation du Ms. de *Nouveaux Voyages en Erewhon* pour *La Revue de France*⁵; la préparation du Ms. de *La Vie et l'Habitude* pour l'imprimeur de la N.R.F.⁶; une conférence sur Levet, pour le 18 mars, aux Amis des Livres⁷. Enfin, *La Revue de France* m'a donné un thème anglais à faire rapidement : la traduction de son prospectus. C'est abrutissant. Ce que je voudrais que les Butler soient tous sortis!

Avez-vous reçu le Cahier de ma conférence⁸? J'ai fait, avec M^{lle} Monnier, un service de presse formidable. En effet : *Ainsi va t[ou]te chair* sort dans 8 jours.

Si vous apprenez du nouveau, dites-le-moi.

Je vous serre bien affectueusement la main.

V. L.

245. — M. R. À V. L.

Hyde Park Hotel
Knightsbridge
London S. W.

Samedi. [5 mars 1921]

Mon cher Valery,

La méthode d'endurcissement physique par les courants d'air, qui est le principe du confort anglais, a eu raison de mes dernières résistances, et aujourd'hui je profite du Week-end pour garder la chambre en compagnie du Rhume, du Mal de Tête et autres plaisantes allégories. J'ai beau inhaler du Vapex (Cures Colds, Banishes Headaches, Relieves Influenza — no unpleasant after effect) je n'arrive pas à rassembler les deux pence de courage qu'il me faudrait pour aller, par exemple, engager un petit « chat¹ » avec Miss Winifred What'shername. C'est à peine si j'ai la force de lire un vieux bouquin de A. W. Kinglake, *Eothen*², dont j'avais

souvent entendu parler et que j'ai voulu connaître. C'est écrit, je crois, vers 1840; le style a par moments une curieuse ressemblance avec celui d'*Erewhon*, et le premier chapitre s'appelle *Over the border*, ce qui est presque *Over the range*.

J'ai trouvé chez un bouquiniste de Charing Cross Road, avec la première édition de *Vathek*³ que je n'ai pas achetée parce que trop chère, quatre numéros dépareillés de *Little Review*, dont deux contiennent des épisodes d'Ulysse (IX et XIV)⁴ mais il n'y est pas question de votre ami Stephen Dedalus. Avec ces quelques membres du poète écartelé, il me faudrait l'intuition d'un Cuvier pour reconstituer la forme humaine de son Ulysse, de son, c'est à dire de celui de l'autre, merde. Et j'ai eu beau fouiller Charing † Road, je n'ai rien trouvé de plus.

De Nalèche, directeur des *Débats*, qui était ici jusqu'à jeudi, me disait que *La Revue de France* n'était pas du tout encore assurée de paraître⁵, et qu'il y avait de grandes difficultés. Je vous ai dit, je crois, que le hasard m'avait jeté (manière de parler) dans les jolies jambes de Miss Viola Tree; mais quelque « imp » malicieux m'a empêché de lui parler de *Return*⁶, et ensuite elle a eu la grippe le jour où je devais aller prendre le thé chez elle, et puis un dîner que des amis avaient arrangé a été décommandé, de sorte que si ça continue, et pour longue que soit la Conférence, je quitterai Londres sans avoir flairé plus d'une seule minute cette violette... arborescente. Ne faites pas attention à ces fines plaisanteries britanniques; ça vient de l'état où m'a mis une soirée à l'Alhambra. Toute la salle se tord à des calembours d'une lamentable classe. Un personnage dit à un nègre : « What are you undertaking? » Et le nègre répond : « Nothing at all, sir. Don't like them cemeteries and corpses, sir. » Dès que les spectateurs ont compris le double sens du mot « undertaker », ils se pâment⁷. Et c'est toute la soirée comme ça.

Merci pour l'envoi de votre conférence sur Butler. Le parallèle avec Épicure est fort intéressant, et la plaquette est magnifique. Les sœurs Monnier vont se ruiner. Il faudra que j'aille à la Tate Gallery voir le tableau de Butler⁸.

Il faut que j'ajoute un feuillet pour vous dire qu'il y a tout près d'ici, dans la vitrine d'un marchand de tapis de

Knightsbridge nommé Roberson, tout simplement la chose la plus belle du monde. C'est une sorte de miroir concave, de la grandeur d'une roue d'auto, dans lequel, par l'effet de je ne sais quel procédé, on voit sans cesse se grouper, rouler, s'effiloche et se défaire d'étranges nuages lumineux; tout le disque est rempli d'un crépuscule mouvant. C'est un kaléidoscope de vapeurs doucement colorées, une fenêtre sur un autre monde. Je n'ose plus passer devant ce miracle de peur de rester planté devant la vitrine toute la journée. Supposez que vous avez cela chez vous, et vous arrivez en trois heures à la parfaite béatitude bouddhiste. Voilà la vraie solution de la question d'Orient, des Réparations, et des autres problèmes métaphysiques.

A bientôt. Yours sincerely

MARCEL RAY

246. — V. L. À M. R.

[Paris]

71, rue du Cardinal-Lemoine
Dimanche 13 mars 21

Mon cher Marcel,

Je vous remercie de votre lettre, et j'espère que votre rhume va mieux. Êtes-vous encore pour longtemps à Londres? Informez-vous donc, si vous avez le temps, d'un logement possible pour moi cet été, environs de South Kensington, mais *very cheap*, cheapissimo, comme dit H. F. Jones. Je voudrais, — et même il le faudrait — que la vie me coûte moins cher à Londres (même avec le change) qu'à Parigi. Ou peut-être, plutôt que South Kensington, Russel Square, — un de ces innombrables boarding-houses qu'il y a par là. Tant pis. Je crois qu'il faudra attendre bien longtemps avant qu'on puisse trouver le confortable petit appartement meublé, comme avant la guerre.

Il faut que je vous remercie de votre visite à W. Stephens¹. Elle en a été enchantée. Dites-moi comment vous l'avez trou-

vée, et tous les détails de votre entrevue. N'est-ce pas qu'elle est très simpatica?

Elle veut me faire entrer en relations avec J. C. Squire². L'avez-vous rencontré? Quelle espèce d'homme est-il?

Et Dan O'Connor, l'ha veduto? Et Arnold Bennett? Son adresse est : 12 B George Street, Hanover Square, W.1. Si vous le voyez, parlez-lui de la photo qu'il m'a envoyée, dites-lui qu'elle m'a fait grand plaisir (c'est son portrait).

Ulysses n'est pas terminé. Joyce travaille aux deux derniers épisodes : Eumée et Pénélope. Il compte avoir fini en Mai, et partira pour Rome avec sa famille. Qu'est-ce qu'on dit de lui à Londres? Mauvaise presse, je pense.

L'auteur de cette jolie poésie, *Return*, n'est pas *Viola Tree* mais *Iris Tree*³. Peut-être aucun rapport entre elles. Oui, *La Revue de France* paraît; j'ai vu Prévost l'autre jour; il semblait très confiant, annonçait 1.000 abonnés et un tirage de 18.000 pour le 1^{er} n^o, pour la propagande. Je lui ai parlé de vous pour les Lettres allemandes, et vous n'aurez, si le cœur vous en dit, qu'à l'aller voir à votre retour.

Même si vous rentrez bientôt, écrivez-moi un mot.

Je vous serre bien affectueusement la main.

VALERY

247. — V. L. À M. R.

Valbois
par *Saint-Pourçain-*
sur-Sioule
Onze août 1921

Mon cher Marcel,

Votre lettre m'a joint ici après un petit stage chez ma mère, puis un petit voyage en Angleterre, puis un petit séjour dans la loge de ma concierge¹.

Où celle-ci vous trouvera-t-elle? En tous cas, j'espère, en bonne santé, et vous réjouissant.

J'avais espéré vous rencontrer à Londres. Parlé de vous avec Winifred Stephens.

Ah, enfin! ici, il pleut!

Vous n'êtes probablement pas à Paris en ce moment. Si vous venez dans notre noble Duché de Bourbonnois, faites-moi signe.

Oui, j'avais lu des choses de O'Henry². Je croyais même vous en avoir parlé. C'est H. F. Jones qui me l'avait fait connaître. Un petit peu gros, mais ça se lit d'un trait.

Je connaissais la note de Napoléon sur « Sainte-Hélène, petite île ». Le livre russe, non. Je le lirai. Mais je suis très occupé par un essai d'introduction à *La Vie et l'Habitude*³. Avez-vous lu l'article de *La Rev. des 2 Mondes* sur S[amuel] B[utler]⁴? Lisez-le; vous verrez ce chef-d'œuvre de mauvaise foi. Écrire pour les châtelains bien pensants.

Si vous alliez du côté des Allemandes, pensez à Heinricksen et aux soldats de plomb⁵.

Et donnez de vos nouvelles.

Au revoir, mon cher Marcel, et bonnes vacances. Mes amitiés à votre femme. Ma mère et ma tante vous envoient leurs amitiés.

VALERY

248. — V. L. À M. R.

Valbois
par Saint-Pourçain-
sur-Sioule
24 août 1921

Mon cher Marcel,

Avez-vous reçu ma dernière lettre? (celle que j'ai envoyée d'ici.) Où êtes-vous? Que faites-vous par esos mundos de Dios? Et quand nous verrons-nous? Je rentrerai le 1^{er} ou le 2 Octobre à la 2. du Card. Lemoine. Il faudrait que nous causions. Nous ne nous sommes pas vus depuis la publication de *Ainsi va toute chair*¹. J'aurais voulu que nous en parlions

longuement. Voici une coupure sur *Erewhon*², qui m'a fait plaisir.

Réjouissez-vous, — θεοὶ δᾶρετήν ὀπασείαν παντοίην, καὶ μὴ τι κάκου μετὰ δημίον ζῆη³.

Mes amitiés à votre femme.

VALERY

249. — M. R. À V. L.

Audierne, 13 sept. 1921

Mon cher Valery,

Mon séjour en Bretagne, interrompu par un raid de six jours à Wiesbaden, où j'ai été appelé par télégraphe pour assister aux entretiens Loucheur-Rathenau¹, va vers sa fin, et les premières bourrasques d'automne m'avertissent que je dois être le 21 septembre à Paris. Nous avons été vraiment très bien ici, ma femme et moi, et avons eu des vacances parfaitement ensoleillées. Je me suis plongé dans une oisiveté asiatique, passant des journées entières à lire, dans le sable de la grève, des romans de Conrad et les œuvres complètes de mon cher O'Henry², que je m'attriste que vous n'appréciez pas comme il faudrait. Je suis sûr que vous n'avez pas lu *The four Millions*, ni ce savoureux roman d'une république sud-américaine qui s'appelle *Cabbages and Kings*. Il est impossible, malgré les fautes qui déparent les citations espagnoles, que les aventures du Président Mirlaflores vous laissent indifférent :

The time has come, said the Walrus,
To speak of many things,
Of ships and shoes and sealing-wax,
And cabbages and Kings.

Je ne suis pas allé à l'île de Sein, où les vaches broutent du varech, et où les Vierges druidiques sont remplacées par des filles échevelées et vêtues à peu près comme des diaconesses.

On les voit de temps en temps à Audierne. Mais le vapeur qui faisait le service avant la guerre ayant été torpillé, il faut prendre maintenant la barque *Zénith*, qui, bien que glorieusement peinte du noir et du jaune des Habsbourg, manque un peu trop d'accommodations confortables. Du moins j'ai parcouru en divers sens la Cornouaille française, et je compte voir encore, avant de rentrer, Saint-Guénolé, Penmarc'h et enfin Concarneau, où vous pourriez m'écrire poste restante jusqu'au 20. Après quoi, si vous revenez vous-même à Paris, vous nous trouverez au 145 du boulevard de Magenta, que nous devons, hélas, évacuer le 10 octobre, pour reprendre ensuite la vie errante. Mais, en ce qui me concerne, il semble assez probable que je devrai m'embarquer avec Briand le 25 octobre pour Manhattan et Washington³. J'ai la spécialité des voyages sur les mers d'automne. Vous vous souvenez peut-être que l'an passé j'ai fait, au début de novembre, un voyage Marseille-Pirée qui a duré 9 jours⁴.

A bientôt, j'espère, mon cher Valery. Veuillez dire à votre mère et à votre tante, en leur présentant mes respects, que j'ai bien regretté de ne pas goûter cette année, pour votre fête⁵, à la fricassée de poulet de Valbois. Meilleures amitiés de ma femme et bien cordialement à vous.

MARCEL

250. — M. R. À V. L.

[Paris, en-tête
du Normandy Hotel]
Mardi [21 octobre 1921]

Mon cher Valery,

Je m'embarque samedi prochain pour New-York sur le *La Fayette*. Savez-vous qui je trouverai sur cette caravelle, faisant le même voyage? Le poète martiniquais St Léger Léger, devenu secrétaire de Berthelot¹.

Je voudrais bien vous voir avant de quitter la terre ferme.

Je suis tous les jours à l'hôtel Normandy vers midi et demi, ou si je n'y suis pas, ma femme peut vous conduire aux lieux où l'on me retrouve. Venez donc.

Affectueusement à vous

MARCEL RAY

251. — M. R. À V. L.

Le Petit Journal

Paris, le 31 déc. 1921

Mon cher Valery,

Je suis rentré d'Amérique depuis huit jours. Tout s'est bien passé. J'ai bu des tonnes d'eau glacée, exploré China town, suivi les traces d'O'Henry, visité des universités nègres, acquis le véritable « american twang » et appris le jeu de « red dog », qui se joue en pantalon à frange, dans les salons de l'Ouest, un revolver dans la main gauche et le bowie-knife entre les dents. Demandez plutôt à St. Léger, évêque de Memphis, Miss[issipi].

Si vous voulez respirer autour de moi l'authentique odeur des Prairies, il faut vous hâter, d'abord parce que l'odeur se dissipe dans le sale vent d'Europe, et ensuite parce que je pars mercredi soir pour Cannes où je vais reconstituer les finances du monde¹. Pas moinsse.

Acceptez en attendant mes vœux pour 1922, et croyez-moi bien affectueusement votre

MARCEL RAY

Je n'ai pas lu votre nouvelle de la *N.R.F.*² — Pouvez-vous me l'envoyer ou me l'apporter?

1922

252. — M. R. À V. L.

Paris, 23. 1. 1922
[carte postale adressée
à Larbaud, Pension
Richemond,
Bordighera¹]

Mon cher Valery,

Nous sommes *venus* ici vendredi en deux fiacres avec notre bagage, mais comme la femme de ménage qui devait *venir* n'est pas *venue*, nous avons laissé les colis et sommes repartis au Normandy où on nous a repris avec surprise, mais sans rechigner. Après cette fausse entrée et un nouveau « lait bouillu »² ayant été gagné à notre cause, nous sommes *revenus* aujourd'hui, pour de bon. Suzanne et sa complice sont en train d'allumer les feux, dont la salamandre qui répand une fumée infecte, pour protester sans doute contre les intrus. Il y a aussi l'appareil d'éclairage de la salle de bains qui refuse de s'allumer; il a l'air d'être en relation bizarre avec le chauffebain; bref nous ne comprenons pas le truc; j'espère que ça viendra. A part ça, nous nous sentons quite at home. Le Pape étant mort³, je vais aller ad limina⁴. Je pense partir dans 5 ou 6 jours. Si je savais votre adresse je vous dirais l'heure de mon passage à Gênes. Écrivez et dites où vous êtes. Suzanne vous envoie ses amitiés. Suo obedientissimo

MARCEL RAY

VALERY LARBAUD — MARCEL RAY

Correspondance III

1921-1937

Ce troisième et dernier volume de la *Correspondance* de Valery Larbaud et Marcel Ray montre les deux amis témoins et acteurs d'une époque où la littérature a brillé d'un éclat exceptionnel. Citons seulement l'aventure d'*Ulysse* à laquelle Larbaud est si étroitement mêlé.

En même temps, Larbaud livre bien des confidences sur ce que furent ses rapports avec sa mère, qui donnèrent lieu à tant de légendes. Sa correspondance permet d'en comprendre les contradictions. Du vivant de sa mère, Larbaud n'a jamais réussi à acquérir son indépendance matérielle et morale. Mais s'il se révoltait contre l'ordre bourgeois qu'elle incarnait, il aspirait en même temps au calme et au confort. L'irrégularité et le désordre lui répugnaient. Et quand sa mère n'est plus le despote qui le faisait trembler, mais une vieille femme affaiblie par la maladie, il se prend de pitié pour elle, de tendresse, et d'angoisse devant cette liberté qui va lui être accordée au prix de la mort.

Enfin, au cours des ans, nous voyons se former et s'affirmer une profession de foi littéraire : écrire, sans contrainte matérielle ou morale, sans souci de gloire personnelle, pour l'amour des lettres et pour son plaisir.

nrf

